

expédier votre autographe, un portrait, de la musique, etc ; l'appareil reproduira tout cela instantanément à plusieurs centaines de lieues. La reproduction surpassera en exactitude les calligraphes, les dessinateurs, les faussaires les plus habiles. Pas de nuance qui ne soit rendue. Tout le monde voit d'ici l'utilité du pantélégraphe à signaler un fugitif ; on expédie son portrait, son croquis à toutes les stations.

Mais voici le prodige, l'idéal de la télégraphie : *envoyer des lettres par le télégraphe*. M. Arnoux l'a atteint en théorie, mais son système ne peut pas encore être réalisé économiquement. Grâce à ce procédé, vous mettez une lettre sous une enveloppe spéciale, vous la cachez avec soin, puis vous la confiez à l'opérateur. Au bout de quelques minutes celui-ci vous la remet ; l'enveloppe n'a pas subi d'altération, le cachet est intact. A cet instant précis, à deux ou trois cent lieues de distance, le destinataire reçoit sous enveloppe cachetée le calque fidèle de la lettre.

*Appareil transatlantique.*—Toutes les piles du monde réunies ne pourraient faire fonctionner d'un continent à l'autre les appareils en usages sur les lignes ter estres. On a si bien réussi à tourner la difficulté que non seulement une pile ordinaire mais même une *larme, une seule larme* déposée dans un dé à coudre contenant une petite lame de zinc a suffi pour transmettre un signal d'un monde à l'autre. C'est le cas de dire : le vrai n'est pas toujours vraisemblable.

A la télégraphie succèdent la galvanoplastie, l'horlogerie et les sonneries électriques. L'électricité est employée dans les mines à enflammer les fusées. Kiefer a réalisé deux petits appareils électriques qui servent, l'un à indiquer l'irruption des eaux, l'autre à prévenir les explosions de grisou. Cet agent docile sert encore à régler la température de appartements et à prévenir les collisions sur les chemins de fer. Avec le système dont parle le narrateur, que les ingénieurs dorment ou qu'il n'y ait personne sur deux trains venant à la rencontre l'un de l'autre, les deux trains s'arrêteront par le fait seule de leur voisinage sur la même voie.

Ce système permet en outre aux passagers d'un convoi de correspondre soit avec un autre train, soit avec les stations *et vice versa*, ce qui serait avantageux pour un convoi *bloqué* par la neige.

Parmi les services que l'électricité rend à la médecine, M. Duval cite les suivants : l'éclairage du corps humain à giorno, ablation des tumeurs à tissus très-vasculaires, sans affusions de sang et presque sans douleur dans les cas où l'on constate l'impuissance de la ligature, de l'écrasement linéaire, de la cautérisation avec les caustiques potentiels, la cautère à gaz, etc., etc. Le chercheur de balles est un appareil électrique qui décele la présence d'une balle perdue dans les tissus.

On nous avait présenté l'électricité manœuvre, chimiste, calligraphe, dessinateur, postillon, chirurgien et que sais je encore ? M. Duval nous fait connaître maintenant l'électricité *musicien*.

L'électricité se mêle de faire de la musique ; de la musique instrumentale et vocale, s'il vous plaît.

Présentez-lui une partition facile ou hérissée de difficultés, peu importe, elle vous la rendra avec un brio, une netteté d'exécution, de laquelle aucun Litz présent ou à venir ne pourra approcher. Bien entendu qu'elle n'exécute que sur des instruments à clavier, mais aussi elle peut toucher en même temps tous les pianos, orgues, etc., d'un établissement, d'une ville d'un pays. Briarée avec ses cent bras, est enfoncé, au reste, il n'était pas pianiste, que je sache. L'organiste n'aura plus dorénavant qu'à déposer en temps convenable son cahier sur le pupitre de l'orgue et sa tâche sera accomplie, il pourra se consacrer à ses bras. Un même cahier, par conséquent un même organiste pourra servir à la fois à plusieurs églises. Mais si on gagne d'un côté, on perd de l'autre. L'électricité ne saura jamais improviser, son éducation musicale n'est pas complète, il lui faut toujours un cahier. Elle ne compose pas mieux qu'elle n'improvise. Quelqu'un souffle : *C'est un malheur commun à plusieurs musiciens*.

Le causeur espère que bientôt il sera donné aux citoyens de Montréal, Québec, Toronto, etc., d'assister de chez eux aux concerts du conservatoire de Paris. Aussi lorsque notre compatriote Mlle. Albani, devra chanter sur les premiers théâtres de l'Europe, le public Canadien n'aura qu'à se transporter au *Mechanics' Hall*, à la salle de musique pour l'entendre tout à son aise. Pour ne pas demeurer en reste, à notre tour, nous ferons goûter à nos voisins les Européens, le basson de M. Duquet, le baryton de M. Lesage et le timbre sonore de M. Finn !

Après la causerie de M. Duval, l'Orphéon chanta un morceau d'un grand maître, B. Withem, et le Président proposa le sujet de discussion : "Les *leçons de choses* devraient-elles faire partie de l'enseignement, et pour quelles raisons ?

M. Demers se prononça pour l'affirmative dans un discours peu long, mais vif et soigné : MM. Martineau et Boudrias parlèrent aussi ; mais à cause de l'heure avancée, on ne prolongea pas la discussion.

L'Hon. M. Chauveau se lève au milieu des applaudissements de l'assistance. Il félicite l'association de la causerie qu'il vient d'entendre. Elle ne le cède en rien à ce qu'il a eu occasion d'entendre en ce genre, ici au Canada et en Europe. Les conférences scientifiques sont très-utiles aux instituteurs qui ne peuvent toujours suivre le mouvement continu des découvertes et des améliorations en tout genre. Elle ont sur de simples lectures cet avantage qu'elles rendent claires, par les instruments et par les expériences, une foule de faits et de procédés difficiles à comprendre pour celui qui n'a pas fait une étude particulière de la science. L'association en rapport avec l'école normale Laval, dans la dernière conférence, à laquelle M. Chauveau a assisté, vient de décider qu'il y aura une causerie scientifique à la réunion du mois de mai. D'ailleurs l'essai avait déjà été tenté ici même. L'hon. ministre se rappelle avoir assisté dans cette salle à des causeries scientifiques très-intéressantes. Il voit avec plaisir que sur ce point, comme sur quelques autres, les idées émises à l'origine des écoles normales ont fait leur chemin. Quoiqu'on en puisse dire, les conférences d'instituteurs ont fait du bien, comme le prouve la présence assidue de quelques inspecteurs et d'un grand nombre d'instituteurs, qui viennent de loin avec difficulté et en s'imposant des sacrifices. Il ne faut pas y chercher sans doute, de théories brillantes, qui séduisent l'imagination et s'emparent de la publicité. Dans une matière aussi importante que l'éducation et l'instruction, quand il s'agit d'apporter des améliorations et des changements, c'est le cas de dire qu'il faut aller sûrement.—Applaudissements prolongés.—

La séance est ajournée au lendemain, vendredi à 10 h. a. m. L'Orphéon exécute un autre magnifique morceau intitulé *CHANT DU SOIR*.

(A continuer.)

### Bulletin bibliographique.

—HENRI KOWALSKI, *A travers l'Amérique ; Impressions d'un musicien*. Paris, E. Lachaud, libraire-éditeur, 1872 ; 257 pages in-8.

Nous n'avons pu nous procurer que tout dernièrement ce volume dont plusieurs pages sont consacrées au Canada. Notre désir n'est pas de donner à l'œuvre de M. Kowalski plus d'importance qu'elle n'en a réellement : un pianiste, même distingué, n'est pas tenu d'être de première force en histoire et en géographie, et on peut lui pardonner beaucoup lorsque, surtout, ses intentions paraissent bonnes. Nous ne pouvons pas, toutefois, laisser passer les remarques de M. Kowalski à notre sujet, sans un léger mot de protestation. Nous étions au Canada lors du passage de M. Kowalski, en 1870 ; nous habitons même ce pays depuis plus de trente ans ; mais nous ayons ingénument que nous n'y avons jamais vu ni entendu le demi-quart de ce qui a frappé les regards et l'oreille de l'élégant pianiste. La chose ne nous étonne pas, cependant, car ce n'est pas la première fois que des voyageurs européens, aux yeux desquels notre seul tort est de les trop bien recevoir, éditent sur notre compte des histoires de haute fantaisie. M. Kowalski a, toutefois, entre tous, le mérite de la franchise. "Il faut donc le dire, écrit-il dans sa préface, je n'ai cédé qu'à une séduction, sorte d'épidémie qui répand de plus en plus ses ravages dans la nouvelle génération ; j'ai voulu être l'auteur d'un livre, bon ou mauvais, quel qu'il soit."

C'est une excuse, boiteuse peut-être, mais c'en est une. Nous l'acceptons pour cette fois. Mais nous prions bien instamment M. Kowalski, dorénavant, de ne pas céder si facilement à la séduction et de consulter son apothicaire au sujet de l'épidémie dont il parle. Nous lui avons donné toutes nos sympathies à son passage ici, et nous ne les lui retirons pas, mais nous leur donnons pour limite son talent de pianiste ; nous récusons le littérateur-historien.

En terminant, nous prions M. Kowalski de ne pas oublier qu'on ne traite pas un peuple comme une mélodie, et qu'on ne brode pas sur une ville comme sur un thème allemand. Il faut savoir borner ses ambitions et se contenter de briller dans les arpèges et les cadences en neuvième, quand l'étendue de nos aptitudes l'ordonnent ainsi.